

Big Eyes Diluant à peinture

Maxime Labrecque

Numéro 295, mars 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2015). Compte rendu de [Big Eyes : diluant à peinture].
Séquences : la revue de cinéma, (295), 17–17.

Big Eyes

Diluant à peinture

Quand Tim Burton essaie de se réinventer, il ne le fait pas en poussant son style dans une autre direction, repoussant ainsi les limites de son univers tourmenté. Il réalise un film correct et bien mené, tout gentil, mais qui manque de caractère.

Maxime Labrecque

Ce n'est pas la première fois que Tim Burton s'attaque à un *biopic*. On se rappellera, il y a vingt ans déjà, du film *Ed Wood* (1994). Le traitement visuel était certes plutôt sobre : on optait pour un noir et blanc qui évoquait les films de l'époque. Or, ce qui fait la signature de Burton – son univers décalé, vaguement inquiétant, son atmosphère carnavalesque et ses personnages insolites – ne représente que l'aspect formel. L'histoire et la progression narrative, quant à elles, demeurent généralement plutôt classiques malgré leur enrobage luxuriant, tantôt scintillant, tantôt sombre. En d'autres termes, lorsqu'on retire cette couche de glaçage, le gâteau s'avère tout de même appétissant, mais manque d'éléments nutritifs. Malgré cette douteuse analogie pâtissière, on comprendra que, pour *Big Eyes*, Burton a voulu faire différent et fuir les clichés dont il s'était confortablement entouré depuis si longtemps. Et c'est tout à son honneur.



Pour Burton, un profond désir de faire table rase du passé

Au départ, son style était certes rafraîchissant, mais – comme cela arrive parfois à certains cinéastes dont la signature est très prononcée – le public peut finir par se lasser s'il n'y a aucun renouveau. Et depuis *Charlie and the Chocolate Factory* (2005), Burton ne provoque pas trop de remous. Revenons quelques années en arrière : les visages s'illuminèrent lorsqu'on annonça que le cinéaste procéderait à l'adaptation d'*Alice au pays des merveilles* (2010); la rencontre de l'univers littéraire de Carroll et de l'univers cinématographique de Burton, *a priori*, annonçait un mariage naturel et harmonieux. Or, la déception fut grande : Burton n'apportait rien de nouveau avec cette adaptation, ni avec celles qui suivirent, d'ailleurs. Peut-être pourrions-nous jeter le blâme sur Johnny Depp qui semble jouer le même rôle depuis environ dix ans.

Pour *Big Eyes*, Burton semble donc habité d'un puissant désir de faire table rase du passé en réalisant un *biopic* bien comme il faut, avec une histoire bien charpentée, mais qui fut justement taxée de trop classique. Or, sur ce dernier point, il demeure pourtant fidèle à lui-même. Le réalisateur s'est entouré du duo de scénaristes Alexander et Karaszewski avec qui il avait précédemment travaillé sur *Ed Wood*. Ceux-ci respectent les étapes d'un thriller judiciaire américain, où la tension monte jusqu'au procès final. Or, même si l'on traite d'injustice et de mensonge, le ton du film n'est jamais trop sombre et la scène expiatoire du procès – le point culminant de tant de films américains – s'avère plutôt amusante, voire même caricaturale. Cela s'explique possiblement par le jeu outrancier de Christoph Waltz, d'ordinaire si nuancé. Mis côte à côte avec le jeu timide d'Amy Adams – lauréate inattendue d'un Golden Globe –, qui tente de rendre un hommage respectable à Margaret Keane, le contraste est flagrant. Au fond, *Big Eyes* est surtout un parcours personnel, un éloge de l'émancipation et une douce revanche. Ponctuellement, la voix off de Danny Huston, qui interprète un journaliste commentant les événements, rappelle que l'histoire avait attiré l'attention des médias à l'époque, mais son rôle n'est que passablement bien intégré. Cela dit, on apprécie les images ensoleillées de la Californie et d'Hawaï mises en valeur par Bruno Delbonnel; il ne s'agit cependant pas de la direction photo chaleureuse et très marquée d'*Amélie Poulain*. L'aspect visuel n'est pas sans rappeler le segment californien des années 1950 de *The Hours* (2002) de Stephen Daldry, avec ses couleurs vives, apparemment symptomatiques de l'époque. En outre, il n'y a rien de surprenant au fait que Danny Elfman ait composé la musique du film, mais il semblerait que lui aussi a calmé ses ardeurs. Même s'il semble peu probable que l'on se rappelle du thème musical de *Big Eyes* qui se fait tout discret, comparé à ceux de *Beetlejuice*, de *Edward Scissorhands* ou de *Batman*, il ne s'agit pas du tout du même type de film; en ce sens, la musique accompagne bien le style modéré de Burton. Les deux, comme toujours, sont au diapason. Étrangement, seules les peintures de Keane, avec leurs grands yeux globuleux, évoquent l'univers du réalisateur, univers qu'il revisitera probablement sous peu par la force des choses. ➤ **Cote**: **½

■ LES GRANDS YEUX | **Origine** : États-Unis – **Année** : 2014 – **Durée** : 1 h 46 – **Réal.** : Tim Burton – **Scén.** : Scott Alexander, Larry Karaszewski – **Images** : Bruno Delbonnel – **Mont.** : JC Bond – **Mus.** : Danny Elfman – **Son** : Bjorn Ole Schroeder, Oliver Tarney – **Dir. art.** : Rick Heinrichs – **Cost.** : Colleen Atwood — **Int.** : Amy Adams (Margaret Keane), Christoph Waltz (Walter Keane), Krysten Ritter (DeeAnn), Jason Schwartzman (Ruben), Danny Huston (Dick Nolan), Jon Polito (Enrico Banducci), Terence Stamp (John Canaday), Madeleine Arthur (Jane adolescente) – **Prod.** : Scott Alexander, Tim Burton, Lynette Howell, Larry Karaszewski – **Dist. / Contact** : Séville.